BULLETIN ŒCUMENIQUE

N° 5 / JUIN 1988
PARAIT 8 FOIS PAR AN

interrogation

EDITO...

Je cherche des hommes
prêts à croire avec moi
que la terre doit subsister
des hommes mus par l'espoir
d'une vie comblée avant la mort

Je cherche des hommes
aimant tant la vie
qu'ils acceptent leur mort
sans crainte
parce qu'ils auront vécu

Des hommes
qui savent lire dans le soleil couchant
la promesse du lendemain

Ulrich Schaffer

Tiré de «Je cherche ta lumière»



Page noire (à déconseiller aux personnes sensibles)

Seigneur, Seigneur,
je suis si seule !

Les gens passent, les gens parlent, m'interrogent... mais je suis seule.

Ce que je sens, ce que je pense, même si j'essaye de le dire, personne ne pourra jamais le partager avec moi, le vivre comme je le vis.

Je suis seule, nous sommes seuls à l'intérieur de nos cervelles !

Je crie en silence, je pleure sans larmes, je me déchire... sans un bruit.

Seigneur, Seigneur, m'as-tu abandonnée ? Tu ne me parles plus, ou alors, je ne t'entends pas...

Père, ne me laisse pas si seule. J'ai besoin d'une épaule pour pleurer, j'ai besoin d'une main à serrer... fort... fort.

C'est tout ce que je demande.

Demain... demain, je recommence à zéro, demain je serai de nouveau moi. Moi la forte, moi si gentille. Moi, toujours aimable, l'air contente et sans problèmes.

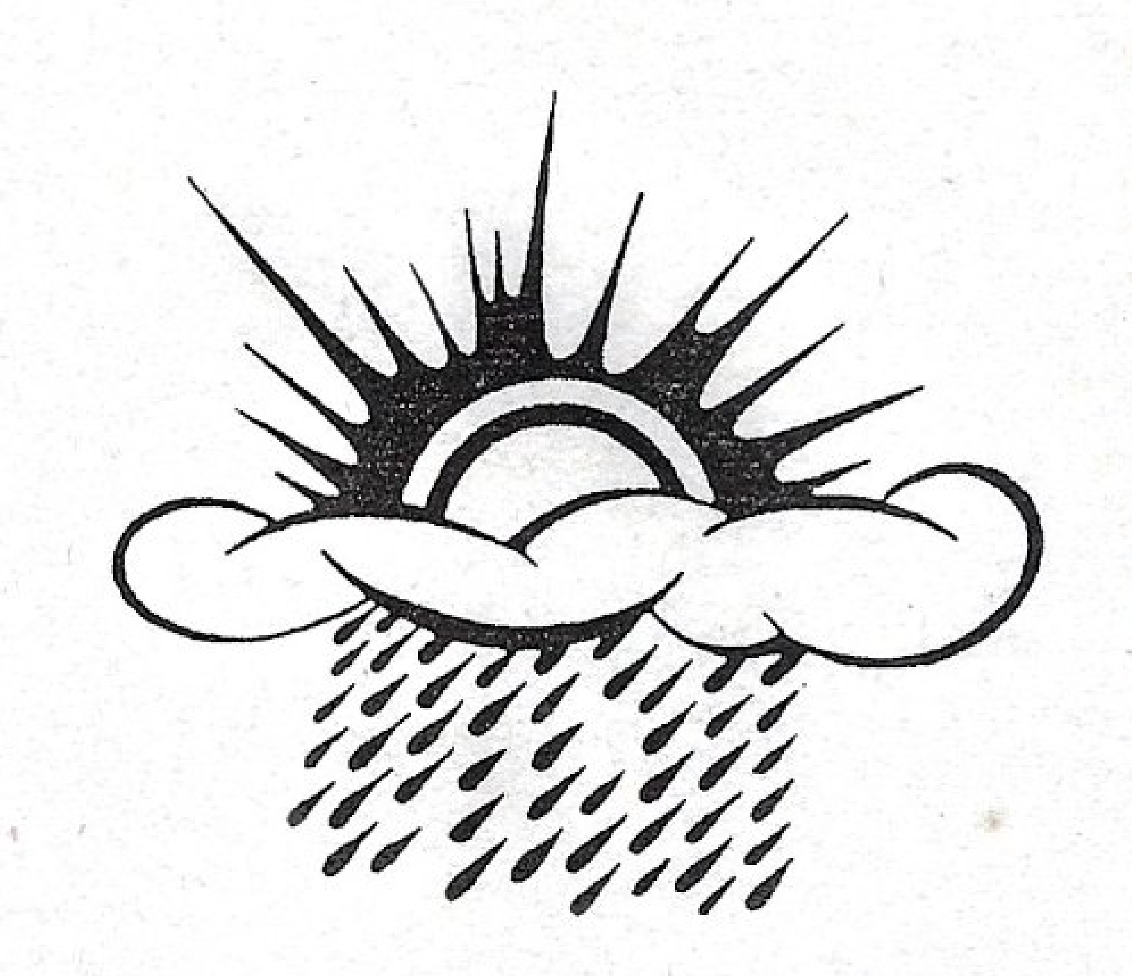
Mais aujourd'hui... Aujourd'hui j'ai besoin de Toi... j'ai le cafard, un tout, tout gros cafard !

Je sens en moi un gros orage qui gronde. Je tremble comme une branche sous la tempête. Je me révolte, j'enrage. Le monde et la vie, ne me conviennent plus du tout.

Il me semble que je perds mon combat pour le bonheur. Mon crédo personnel "Il y a toujours une lueur dans les ténèbres", est dépassé et mensonger !

Je me sens si fatiguée...

Seigneur, Seigneur, aime-moi, ne me laisse pas comme ça... j'ai mal...



* * *

Ces lignes vous semblent un peu dures ?

C'est aussi ça la page d'un "chrétien aujourd'hui". Pas toujours facile la vie !

J'ai voulu vous faire partager (si partager on peut) un texte écrit pendant un moment de gros cafard.

Je voulais, je tenais à vous dire, qu'on s'en sort. Oui, oui, c'est vrai ! Caché par les nuages les plus noirs, le soleil est toujours là... Il vous semble indifférent le soleil ? Non, il est tout simplement un ami fidèle. C'est quelque chose de pouvoir compter sur un ami fidèle, c'est moins courant qu'on ne le croit.

Dans mes moments de gros cafard j'ouvre la bible au hasard. Ben...! Je peux vous dire que le hasard fait bien mal les choses parfois. La dernière fois je suis tombée sur ce texte:

"L'éternel lui dit: *Mais je serais avec toi, et tu battras Madian comme un seul homme*" (Juges 6,16).

Me battre moi ?

Oui, peut-être... Mais avec moi-même alors.

Je sais, ce n'est plus à la mode de fortifier son âme et son esprit, et pourtant c'est un sport bien passionnant !

On affine, on améliore son style... et PLAF... tout à coup la grosse gamelle !
Et il faut repartir à zéro.

Oh, je sais Seigneur que Tu es un très bon entraîneur... c'est pour cela que sans me laisser souffler Tu me remets aussitôt sur les "lattes", et hop en avant !

Et je rechute. Et je me reprends, et c'est ça la vie... ne jamais s'avouer vaincu pour pouvoir se dire, en arrivant au but:

"Je n'ai pas fait de grandes choses, Seigneur, mais j'ai combattu le mal qui était en moi... et ailleurs. Et dans ce moment de répit, j'ai peut-être bien réussi un ou deux petits trucs !".

Bien à vous, et heureuse de vivre quand même:

Régina



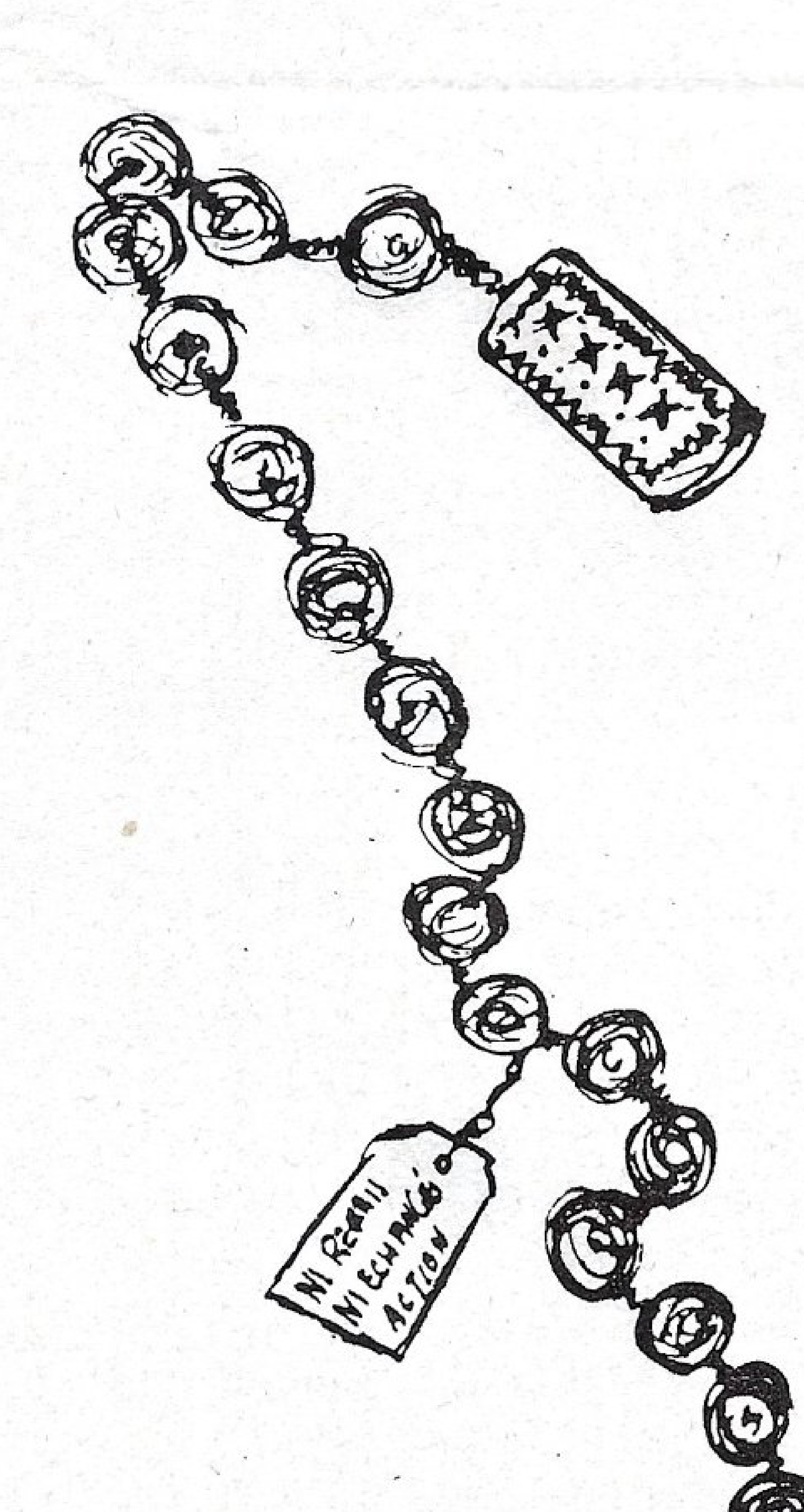
Fermoir ouvert

Pour sa fête...
Un petit collier pacotille
Elle aime ça
La bourse n'étant pas très grosse
Ça arrange tout...

Gd Magasin à Genève
Vite fait bien fait,
Et puis il est joli celui-là !

Ouverture du paquet cadeau,
C'est l'extase
Ça a vraiment l'air de plaire
Mais,
Zut, elle n'arrive pas...
Le fermoir est trop petit.

Le changer ce collier...
Pour le prix... Gd Magasin...
"On" va l'envoyer sur les roses
Fr. 20.- ce collier, perdu le ticket en plus...
Pas de preuve que j'ai acheté ce collier "là"



Madame ! (et c'est pas la même)
Et tout ce monde...
"Ma mère...fête...collier...plaisir...navré...
Changer ?
Le même avec le fermoir plus gros...
Non, pas le même.

...

Mais attendez...
La vendeuse revient
Avec une pince,
Enlève un gros fermoir à un autre collier,
Fait l'échange de fermoir
20 minutes, le tour est joué.

Tout ça dans un grand magasin inhumain,
Pour un truc qui valait rien.
Génial me dit la personne qui me raconte l'histoire.

(Sûrement, si elle le dit... mais où en est-on pour trouver
cela génial...)

Gilbert Zbären







Louisette

Je n'étais pas content quand maman m'a dit qu'une de ses amies viendrait prendre le thé avec sa petite fille. Moi, je n'aime pas les filles. C'est bête, ça ne sait pas jouer à autre chose qu'à la poupée et à la marchande et ça pleure tout le temps. Bien sûr, moi aussi je pleure quelquefois, mais c'est pour des choses graves, comme la fois où le vase du salon s'est cassé et papa m'a grondé et ce n'était pas juste parce que je ne l'avais pas fait exprès et puis ce vase il était très laid et je sais bien que papa n'aime pas que je joue à la balle dans la maison, mais dehors il pleuvait.

"Tu seras bien gentil avec Louisette, m'a dit maman, c'est une charmante petite fille et je veux que tu lui montres que tu es bien élevé."

Quand maman veut montrer que je suis bien élevé, elle m'habille avec le costume bleu et la chemise blanche et j'ai l'air d'un guignol. Moi j'ai dit à maman que j'aimerais mieux aller avec les copains au cinéma voir un film de cow-boys, mais maman elle m'a fait des yeux comme quand elle n'a pas envie de rigoler.

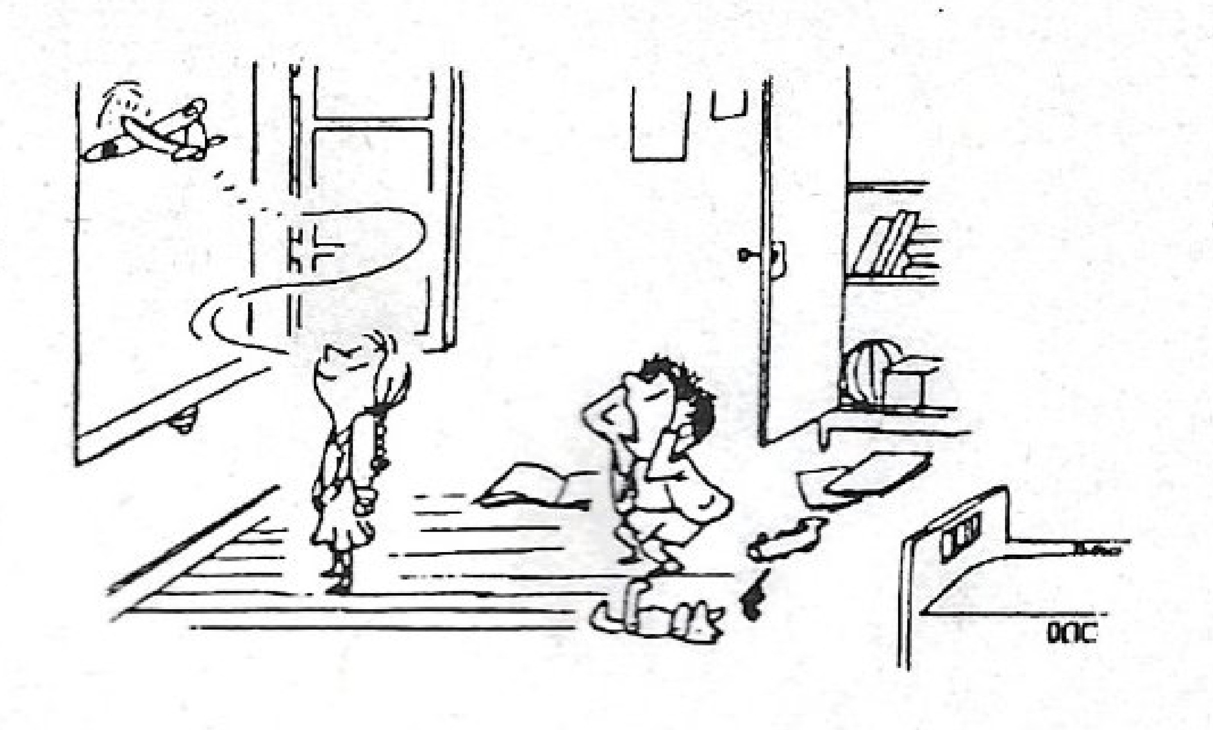
"Et je te prie de ne pas être brutal avec cette petite fille, sinon, tu auras affaire à moi, a dit maman, compris ?" A quatre heures, l'amie de





maman est venue avec sa petite fille. L'amie de maman m'a embrassé, elle m'a dit, comme tout le monde, que j'étais un grand garçon, elle m'a dit aussi: "Voilà Louisette." Louisette et moi, on s'est regardés. Elle avait des cheveux jaunes, avec des nattes, des yeux bleus, un nez et une robe rouges. On s'est donné les doigts, très vite. Maman a servi le thé, et ça, c'était très bien, parce que, quand il y a du monde pour le thé, il y a des gâteaux au chocolat et on peut en reprendre deux fois. Pendant le goûter, Louisette et moi on n'a rien dit. On a mangé et on ne s'est pas regardés. Quand on en a fini, maman a dit: "Maintenant, les enfants, allez vous amuser. Nicolas, emmène Louisette dans ta chambre et montre-lui tes beaux jouets." Maman elle a dit ça avec un grand sourire, mais en même temps elle m'a fait des yeux, ceux avec lesquels il vaut mieux ne pas rigoler.

Louisette et moi on est allés dans ma chambre, et là, je ne savais pas quoi lui dire. C'est Louisette qui a dit, elle a dit: "Tu as l'air d'un singe." Ça ne m'a pas plu, ça, alors je lui ai répondu: "Et toi, tu n'es qu'une fille !" et elle m'a donné une gifle. J'avais bien envie de me mettre à pleurer, mais je me suis retenu, parce que maman voulait que je sois bien élevé, alors, j'ai tiré une des nattes de Louisette et elle m'a donné un coup de pied à la cheville. Là, il a fallu quand même que je fasse "ouille, ouille" parce que ça faisait mal. J'allais lui donner une gifle, quand Louisette a changé de conversation, elle m'a dit: "Alors, ces jouets, tu me les montres ?" J'allais lui dire que c'était des jouets de garçon, quand elle a vu mon ours en peluche, celui que j'avais rasé à moitié une fois avec le rasoir de papa. Je l'avais rasé à moi-



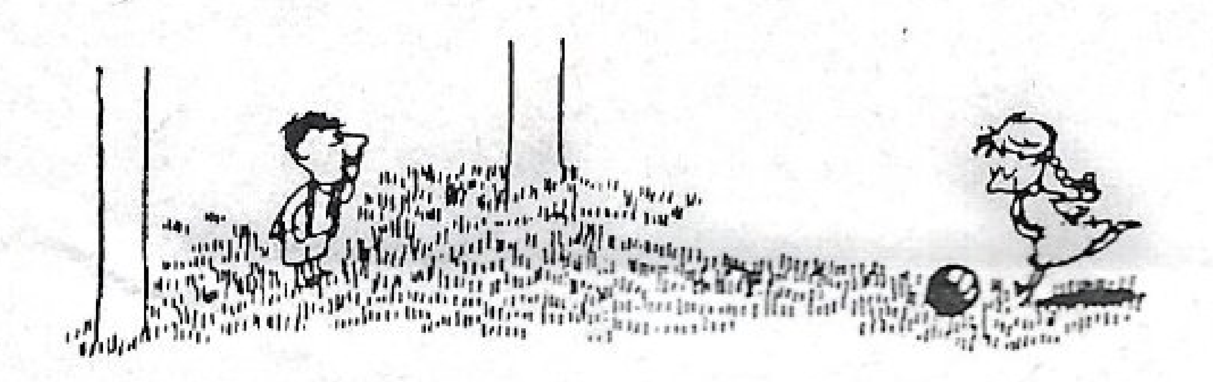
tié seulement, parce que le rasoir de papa n'avait pas tenu le coup. "Tu joues à la poupée ?" elle m'a demandé Louisette, et puis elle s'est mise à rire. J'allais lui tirer une natte et Louisette levait la main pour me la mettre sur la figure, quand la porte s'est ouverte et nos deux mamans sont entrées. "Alors, les enfants, a dit maman, vous vous amusez bien?
- Oh, oui madame !" a dit Louisette avec des yeux tout ouverts et puis elle a fait bouger ses paupières très vite et maman l'a embrassée en disant: "Adorable, elle est adorable ! C'est un vrai petit poussin !" et Louisette travaillait dur avec les paupières. "Montre tes beaux livres d'images à Louisette", m'a dit ma maman, et l'autre maman a dit que nous étions deux petits poussins et elles sont parties.

Moi, j'ai sorti mes livres du placard et je les ai donnés à Louisette, mais elle ne les a



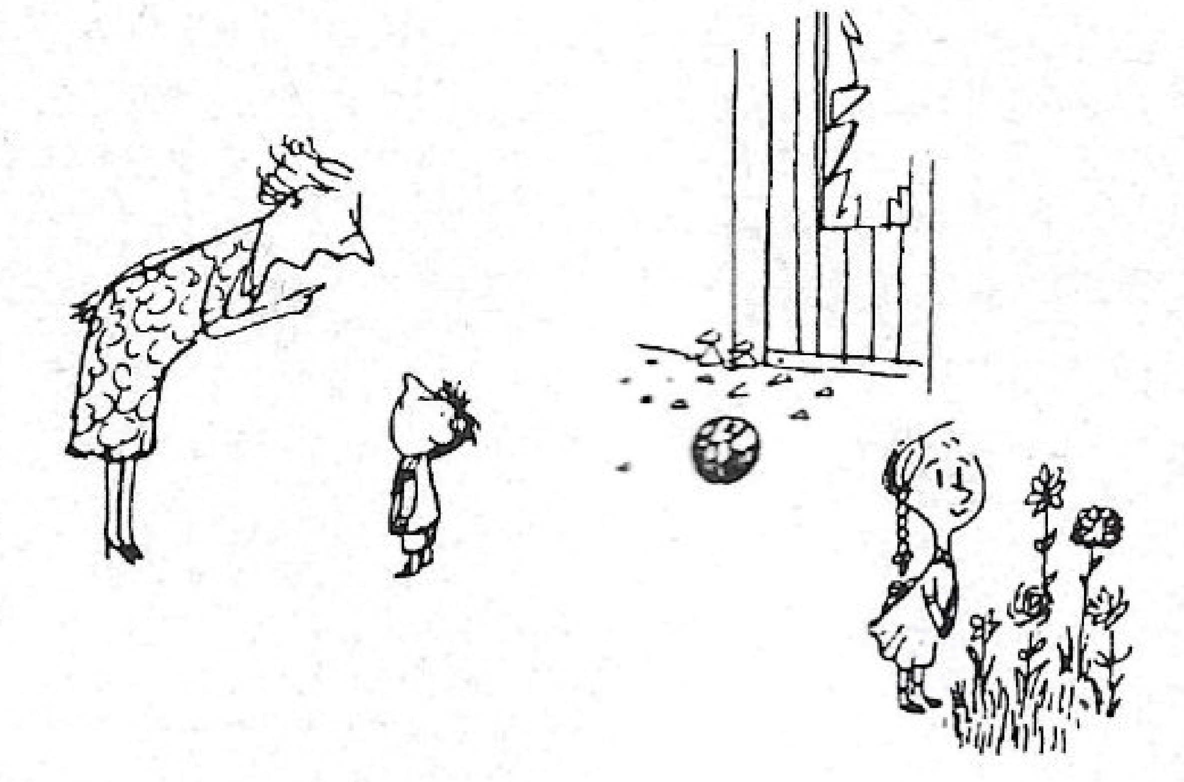


pas regardés et elle les a jetés par terre, même celui où il y a des tas d'Indiens et qui est terrible: "Ça ne m'intéresse pas tes livres, elle m'a dit, Louisette, t'as pas quelque chose de plus rigolo ?" et puis elle a regardé dans le placard et elle a vu mon avion, le chouette, celui qui a un élastique, qui est rouge et qui vole. "Laisse ça, j'ai dit, c'est pas pour les filles, c'est mon avion !" et j'ai essayé de le reprendre, mais Louisette s'est écartée. "Je suis l'invitée, elle a dit, j'ai le droit de jouer avec tous tes jouets, et si tu n'es pas



d'accord, j'appelle ma maman et on verra qui a raison !" Moi, je ne savais pas quoi faire, je ne voulais pas qu'elle le casse, mon avion, mais je n'avais pas envie qu'elle appelle sa maman, parce que ça ferait des histoires. Pendant que j'étais là, à penser, Louisette a fait tourner l'hélice pour remonter l'élastique et puis elle a laché l'avion. Elle l'a lâché par la fenêtre de ma chambre qui était ouverte, et l'avion est parti. "Regarde ce que tu as fait, j'ai crié. Mon avion est perdu !" et je me suis mis à pleurer. "Il n'est pas perdu, ton avion, bêta, m'a dit Louisette, regarde, il est tombé dans le jardin, on n'a qu'à aller le chercher."

Nous sommes descendus dans le salon et j'ai demandé à maman si on pouvait sortir jouer dans le jardin et maman a dit



qu'il faisait trop froid, mais Louisette a fait le coup des paupières et elle a dit qu'elle voulait voir les jolies fleurs. Alors, ma maman a dit qu'elle était un adorable poussin et elle a dit de bien nous couvrir pour sortir. Il faudra que j'apprenne, pour les paupières, ça a l'air de marcher drôlement, ce truc !

Dans le jardin, j'ai ramassé l'avion, qui n'avait rien, heureusement, et Louisette m'a dit: "Qu'est-ce qu'on fait ? - Je ne sais pas, moi, je lui ai dit, tu voulais voir les fleurs, regarde-les, il y en a des tas par là." Mais Louisette m'a dit qu'elle s'en moquait de mes fleurs et qu'elles étaient minables. J'avais bien envie de lui taper sur le nez, à Louisette, mais je n'ai pas osé, parce que la fenêtre du salon donne sur le jardin, et dans le salon il y avait les mamans.. "Je n'ai pas de jouets, ici, sauf le ballon de football, dans le garage." Louisette m'a dit que ça, c'était une bonne idée. On est allés chercher le ballon et moi j'étais très embêté, j'avais peur que les copains me voient jouer avec une fille. "Tu te mets entre les arbres, m'a dit Louisette, et tu essaies d'arrêter le ballon."

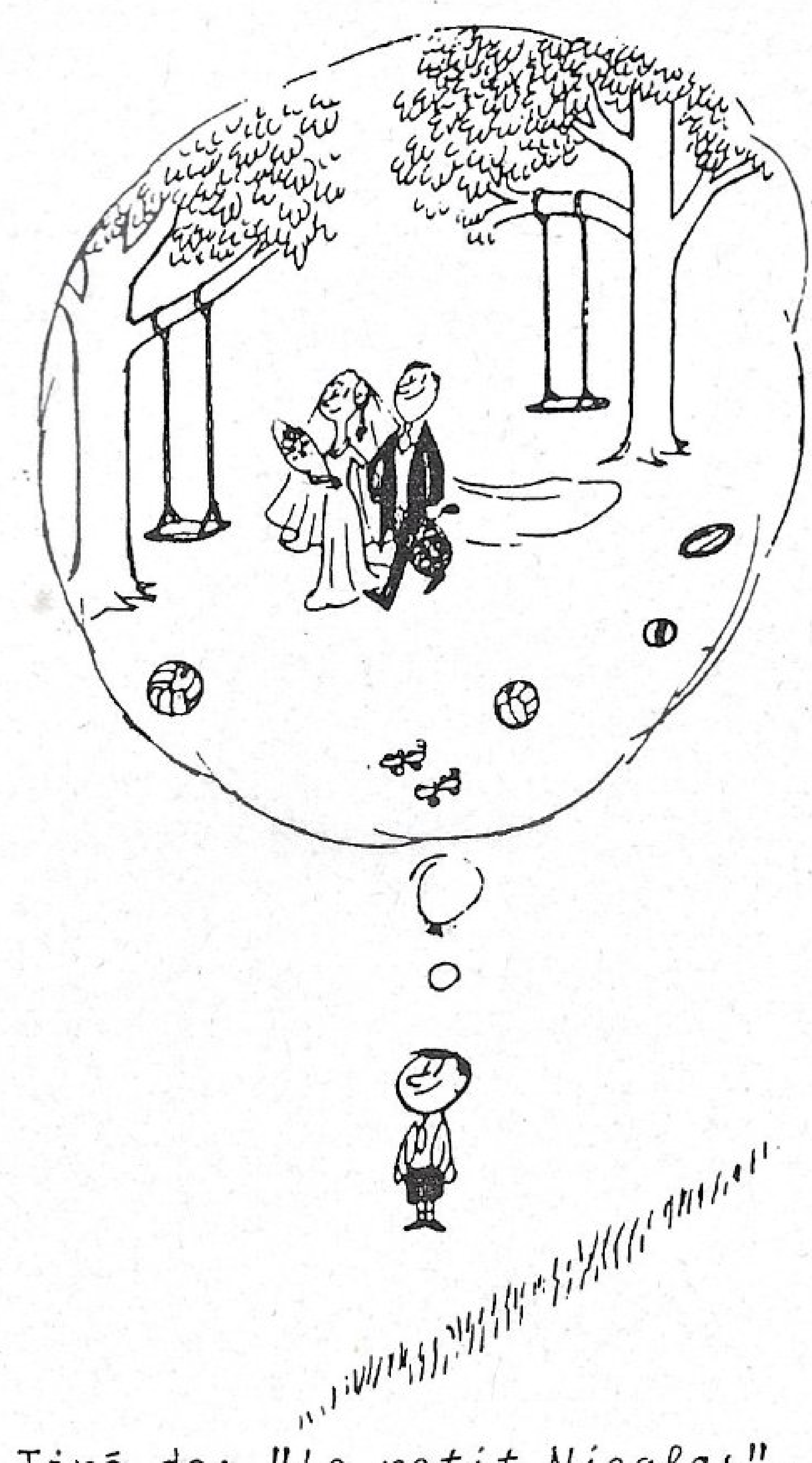
Là, elle m'a fait rire, Louisette, et puis, elle a pris de l'élan et, boum ! un shoot terrible ! La balle, je n'ai pas pu l'arrêter, elle a cassé la vitre de la fenêtre du garage.

Les mamans sont sorties de la maison en courant. Ma maman a vu la fenêtre du garage et elle a compris tout de suite. "Nicolas ! elle m'a dit, au lieu de jouer à des jeux brutaux, tu ferais mieux de t'occuper de tes invités, surtout quand ils sont aussi gentils que Louisette !" Moi, j'ai regardé Louisette, elle était plus loin, dans le jardin, en train de sentir les bégonias.

Le soir, j'ai été privé de dessert, mais ça ne fait rien, elle est chouette, Louisette, et quand on sera grands, on se mariera.

Elle a un shoot terrible !

"Jamais trop tôt pour apprendre à perdre ses préjugés !"



Tiré de: *"Le petit Nicolas"*, Sempé et Goscinny.





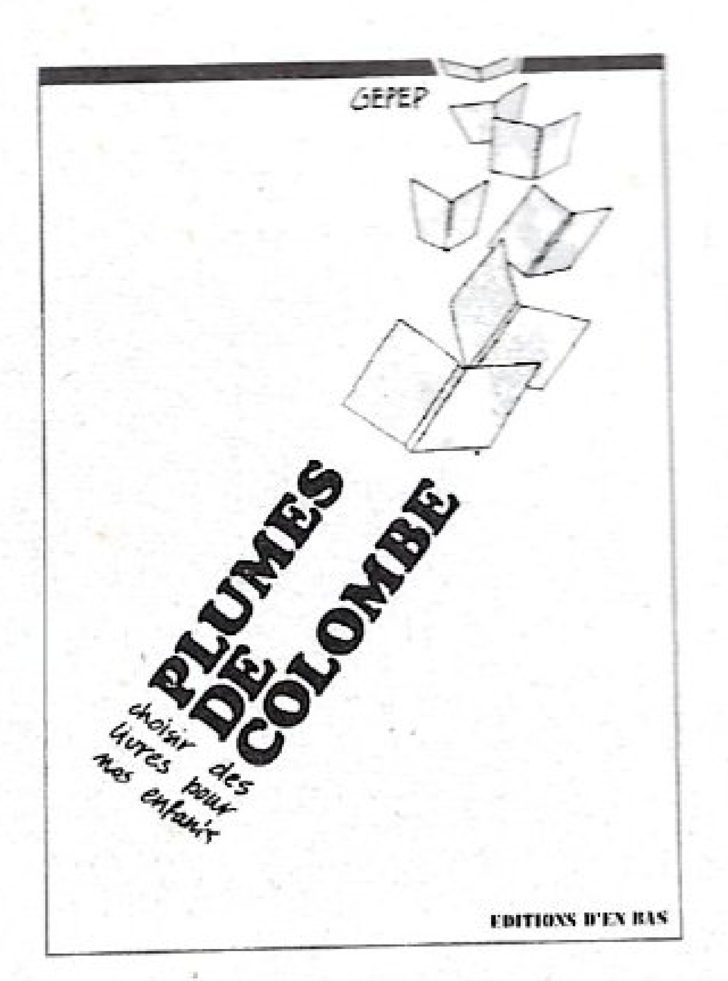
Natif de Biram en Galilée, réfugié dans son propre pays, Michael Moussa Chacour ne parla jamais que le langage de la patience, du pardon et de l'amour. Palestinien, citoyen d'Israël, Elias Chacour est prêtre catholique de l'Eglise melchite. Déjà tout jeune, il est témoin et victime de la violence des Israéliens. Mais, non-violent, passionné de paix, apôtre de la justice, solidaire de ses compatriotes palestiniens, il se plaît à dire: "Les Juifs et les Palestiniens sont frères, frères de sang. Nous ne devons jamais oublier cela." Son itinéraire, dramatique, est vécu dans un esprit évangélique d'une exceptionnelle qualité. *Frères de sang*, c'est le livre d'un contemplatif, d'un prophète, d'un poète et d'un homme d'action, écrit en collaboration avec David Hazard, journaliste et directeur de la maison d'édition *Chosen Book* (USA). (USA).



Tous ceux qui sont sensibilisés et concernés d'une manière ou d'une autre par le sujet des étrangers et réfugiés en Suisse et dans les pays européens, vont trouver dans ce livre l'ouverture sur un problème aux origines multiples et aux conséquences disséminées de par le monde.

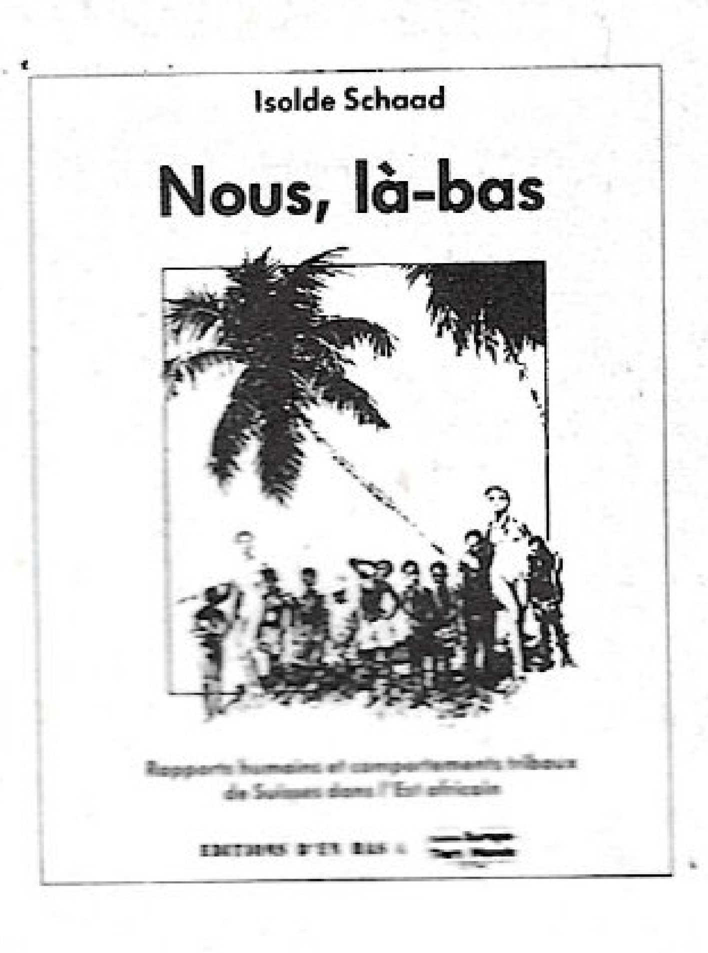
La documentation politique est très complète et la lecture est enrichie des vécus personnels en contacts humains de l'auteur.

Editions La Découverte, Paris.



Plumes de colombe est un excellent instrument de travail, un guide pour les enseignants, les parents, etc. C'est une bibliographie commentée de 180 livres pour enfants et adolescents dans l'idée que *la paix* s'apprend et se construit dès l'enfance.
Les livres sont classés er présentés (résumé et commentaire) selon quatre objectifs: *se connaître, s'accepter / s'ouvrir à l'autre / comprendre les mécanismes de la violence / construire la paix*. Ils sont choisis pour différentes classes d'âge, avec une indication du prix de vente en librairie.

224 pages au format 14,8 x 21,5 cm. Illustrations. FS: 18.-. FF: 75.-.



Isolde Schaad, journaliste et écrivain à Zurich a l'humour féroce et sa peinture d'une dizaine de représentants de la "tribu suisse" en Tanzanie et au Kenya est sans complaisance. "Je me considère moi-même comme une partie du problème" dit-elle pourtant. Chacun des "portraits" présentés est l'occasion d'une réflexion sur divers aspects de la rencontre entre cultures. C'est ainsi un miroir qu'elle tend aux Suisses - et pas seulement à ceux qui vivent en Afrique.

En co-édition avec le Centre Europe-Tiers monde (CETIM). Traduit de l'allemand par Anne Cuneo. 176 pages au format 14,8 x 21 cm. FS 24,80, FF 89.-. Distribué aux libraires par la Diffusion populaire (14, rue de Nanteuil, 75015 Paris).



Le Pays, 13 mai 1988

Lettre de Mathieu Musey

Le message est adressé à Sœur Claire-Marie de Delémont: «Je profite du voyage d'un ami pour te donner de mes nouvelles. Depuis notre arrivée nous vivons sous haute surveillance. Je ne puis ni travailler ni enseigner ni me mouvoir en liberté. Ce qui contredit les affirmations des autorités fédérales selon lesquelles je pouvais rentrer au Zaïre sans danger. Notre enlèvement a été préparé et exécuté par les services spéciaux de la Confédération en collaboration avec la sécurité zaïroise. D'ailleurs j'ai dû constater ici même qu'il existe une grande collaboration entre les autorités suisses et les autorités zaïroises en matière d'asile. Le plan qui était arrêté, c'était la disparition de toute la famille à l'arrivée. Nous avons eu la vie sauve grâce au hasard, à la Providence et à la réaction immédiate de l'étranger dont la Suisse. Jusqu'à présent le danger n'est point écarté. Le pire peut advenir à n'importe quel instant, surtout que la situation générale ici demeure explosive. Les assasinats politiques sont désormais de l'ordre du quotidien; le tout se fait dans la plus grande discrétion. Peut-être est-ce ma dernière lettre. Je te demanderais de prier beaucoup pour nous. Cordiales salutations à tous les amis des «Frères sans Frontières». Dans la paix du Christ sauveur».

Signé: Prof. M. Musey

Gazette de Lausanne, 2 mai 1988

Gorbatchev et les chrétiens

Moscou (Reuter). – Des erreurs tragiques ont été commises dans le passé à l'égard des chrétiens, a estimé vendredi le numéro soviétique Mikhail Gorbatchev, qui rencontrait le dirigeant de l'Eglise orthodoxe russe, le patriarche Pimen, rapporte l'agence soviétique Tass. «Les croyants ont tout à fait le droit d'exprimer dignement leurs convictions», a ajouté M. Gorbatchev, s'engageant par ailleurs à ce que l'Etat ne s'ingère pas dans les affaires religieuses.

ANNIVERSAIRE DU CENTRE MARTIN LUTHER KING

20 ans d'objection

Domaine Public, 2 juin 1988

(*réd*) Le Centre Martin Luther King fête cette année ses vingt ans d'existence. Dès sa création, ses actions ont porté sur l'objection de conscience et l'antimilitarisme. Par la suite, il s'intéressa également à la non-violence.

Le CMLK continue de fournir un soutien aux objecteurs dans leurs démêlés avec la justice militaire, tout en travaillant pour changer la situation dans ce domaine.

Des week-ends de formation sur la non-violence sont organisés régulièrement, pendant lesquels les participants étudient leur comportement dans des situations conflictuelles et exercent des méthodes pratiques pour les résoudre sans violence.

Le centre dispose en outre d'une vaste documentation sur ces sujets, ainsi que sur l'armée, les guerres, le service civil, la paix, etc. Livres, périodiques, coupures de presse et dossiers remplissent les bibliothèques auxquelles le public peut accéder.

Comme actions concrètes ces dernières années, le CMLK a notamment soutenu l'initiative populaire pour un authentique service civil, organisé une brigade pour la paix au Nicaragua, soutenu les Brigades de la paix internationales, planifié une tournée de conférences de représentants d'une association pour la paix au Pays Basque, lancé une nouvelle campagne de refus des impôts militaires et participé à de nombreuses campagnes lors de votations.

A l'occasion de son vingtième anniversaire, le CMLK organise diverses manifestations. A fin mars a eu lieu l'inauguration de ses nouveaux locaux et pendant les deux dernières semaines d'août se déroulera un tour de Romandie à vélo destiné à mieux faire connaître le centre au public. Une fête, qui aura lieu à Lausanne le 3 septembre, viendra clore les festivités de ce vingtième. ■

Le procès

20 ans, c'est l'âge requis pour faire son école de recrue. Le CMLK a donc reçu un ordre de marche le 26 mars, pendant l'inauguration de ses nouveaux locaux.

20 ans, c'est aussi la majorité et la possibilité d'objecter, ce que n'a pas manqué de faire symboliquement le CMLK, le 30 mai dernier à Bulle, à l'issue du procès de Jean-Philippe Schmid, un jeune objecteur d'Avry-sur-Matran *«très déçu de ne pas pouvoir s'engager différemment»*.

Le procès du CMLK aura lieu au Casino de Montebenon à Lausanne, le samedi 3 septembre.



Redoutable puissance de la fête...

Avez-vous vu le film "Noce en Galilée" ? Si ce n'est pas encore fait, courez le voir. Il en vaut la peine.

Comment célébrer une noce dans les territoires occupés, où le couvre-feu est imposé ? Seule solution: inviter les officier israéliens à la fête. Avec le risque de passer pour un traître en faisant bon accueil à l'occupant. Mais la solution inverse qui consiste à se priver de mariage n'équivaut-elle pas à augmenter le pouvoir de l'occupant; jusqu'à lui donner le droit de supprimer les manifestations les plus vitales de l'expression du peuple ?

La rubrique "Dieu dans l'histoire" n'est pas le lieu d'une analyse cinématographique. J'aimerais simplement réfléchir au sens de la fête qui transparaît dans cette histoire.

La rage au ventre, le village fait donc la fête. Une fête plus grandiose que jamais. Avec une profusion de costumes traditionnels aux couleurs chaudes, de nourriture préparée avec soin, d'attention à chacun afin que tous les âges puissent y trouver leur compte... La nature elle-même semble toute vibrante du désir de s'associer à la joie de la noce.

En contre-point, la présence des militaires, la rigueur de leurs uniformes, les allées et venues des jeeps sur les routes non goudronnées du village... Rien à reprocher aux soldats. Ils se montrent même coopératifs à un moment où l'on a besoin de leurs services.

Mais alors, pourquoi apparaissent-ils sous un jour si brutal ? Brutal leur uniforme, brutal le spectacle de leurs armes pourtant silencieuses, brutal le crissement des pneus à travers les rues étroites... La seule explication que j'aie trouvée: la fête est un révélateur impitoyable. Elle met en lumière tous ceux qui ne parviennent pas à s'y intégrer. Elle démasque leur malaise. Elle souligne jusqu'à la caricature que la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure: Il y a une chose que l'occupant ne pourra jamais faire, quelle que soit la puissance dont il dispose, c'est de partager la joie avec ceux qu'il a pour tâche de soumettre. Et les plats qui passent et repassent devant les officiers, et l'attention dont ils font l'objet, ne font qu'accentuer le constat: la fête révèle un mur infranchissable.

Je n'avais jamais à ce point mesuré la puissance de révélation (au sens qu'on donne à ce mot en photographie) de la fête !

Dans les milieux sensibles à la solidarité, il est arrivé que l'on redoute de faire la fête. Comment se réjouir tant que le monde est ce qu'il est ? Comme si la fête était une façon de pactiser avec l'intolérable. Et si c'est le contraire qui était vrai ? Si c'était précisément la fête qui désignait l'intolérable de la violence, de l'injustice...

C'est sûrement pour cela que Jésus de Nazareth a voulu que l'on fasse mémoire de lui en faisant la fête. La fête du pain et du vin partagé, en signe de sa présence. Durer dans la célébration du partage pour ne pas nous habituer à la brutalité, le non-partage. Durer dans la célébration de la communion pour ne pas nous habituer au scandale de la division.

"La nuit ne passera pas sans qu'une parole la dénonce comme nuit en criant "Lumière" écrit Gérard Rolland. Quelle meilleure façon de crier "Lumière" que de faire la fête !

André Fol





COLOMBIE: la violence pour institution

En Colombie, l'année 1987 a été une nouvelle année noire, comme l'ont été bien trop de périodes de l'histoire de ce pays. C'est par milliers que l'on compte les victimes d'assassinats politiques et de massacres perpétrés par des commandos para-militaires et des tueurs à gages "sicarios" payés par la mafia de la drogue et/ou certains milieux proches de l'armée et des autorités. Sous l'apparence d'une démocratie populaire se cache en fait un régime autoritaire et corrompu par le trafic de drogue.

L'histoire de ce pays de 28 millions d'habitants, deux fois plus grand que la France, a été marquée par de nombreux conflits violents allant jusqu'à la lutte armée et la guerre civile. L'Etat colombien moderne est né en 1886 avec l'approbation de la Constitution qui, après quelques modifications, régit encore le pays. Elle donne naissance à un véritable Etat national de type oligarchique. De 1886 à 1930, les Conservateurs détiennent le pouvoir; c'est la "république conservatrice" qui est en fait un prolongement de la société post-coloniale du XIXe siècle. Le pays est composé de régions géographiques, ce qui favorise le développement de structures de pouvoir locales et régionales basées sur le "caudillisme" et le caciquisme. Les deux partis traditionnels, les Conservateurs et les Libéraux, se perdront dans d'interminables guerres et querelles qui ne feront qu'affaiblir encore plus le pays.

En 1930, commence une période de gouvernement libéral; elle durera seize ans. A cette époque, l'Etat se modernise et de nombreuses réformes sont réalisées. Elles seront très bien accueillies dans les couches

Manifestation pour les Droits de l'Homme en Colombie devant l'ONU à Genève, le 11 mars 1988.
(Photo Philippe Maeder)



populaires, donnant ainsi une nouvelle assise aux Libéraux.

C'est en 1946 que les Conservateurs reviennent au pouvoir, profitant de la division du parti libéral. A partir de ce moment, la "violencia" et la guerre civile s'intensifient entre les deux partis, surtout après l'assassinat de Jorge Eliecer Gaitan, leader charismatique et chef unique du parti libéral. Une insurrection populaire éclate et la répression s'accroît, la violence gagne alors aussi la campagne.

La terreur régnera pendant dix ans sur le pays, causant la mort de 300'000 Colombiens et une importante émigration des paysans vers les villes.



Jour de fête à Pasto.
Carnaval ou pas, les militaires sont présents et tout puissants dans la vie politique colombienne. *(Photo Philippe Maeder)*

En 1957, après quatre ans de dictature militaire, les deux partis traditionnels signent un accord de paix dit de "Front national". La population le plébiscitera (73%), il y aura ainsi une alternance à la présidence de la république et une distribution égale des charges dans l'administration pendant seize ans. On assiste en fait à l'instauration d'une monarchie présidentielle où, moyennant un mécanisme de décrets-lois, l'exécutif peut prendre des décisions législatives et judiciaires sans passer par le Parlement. Cet état d'exception se prolongera en fait jusqu'en 1986, où pour la première fois le parti libéral a la majorité à l'Assemblée.

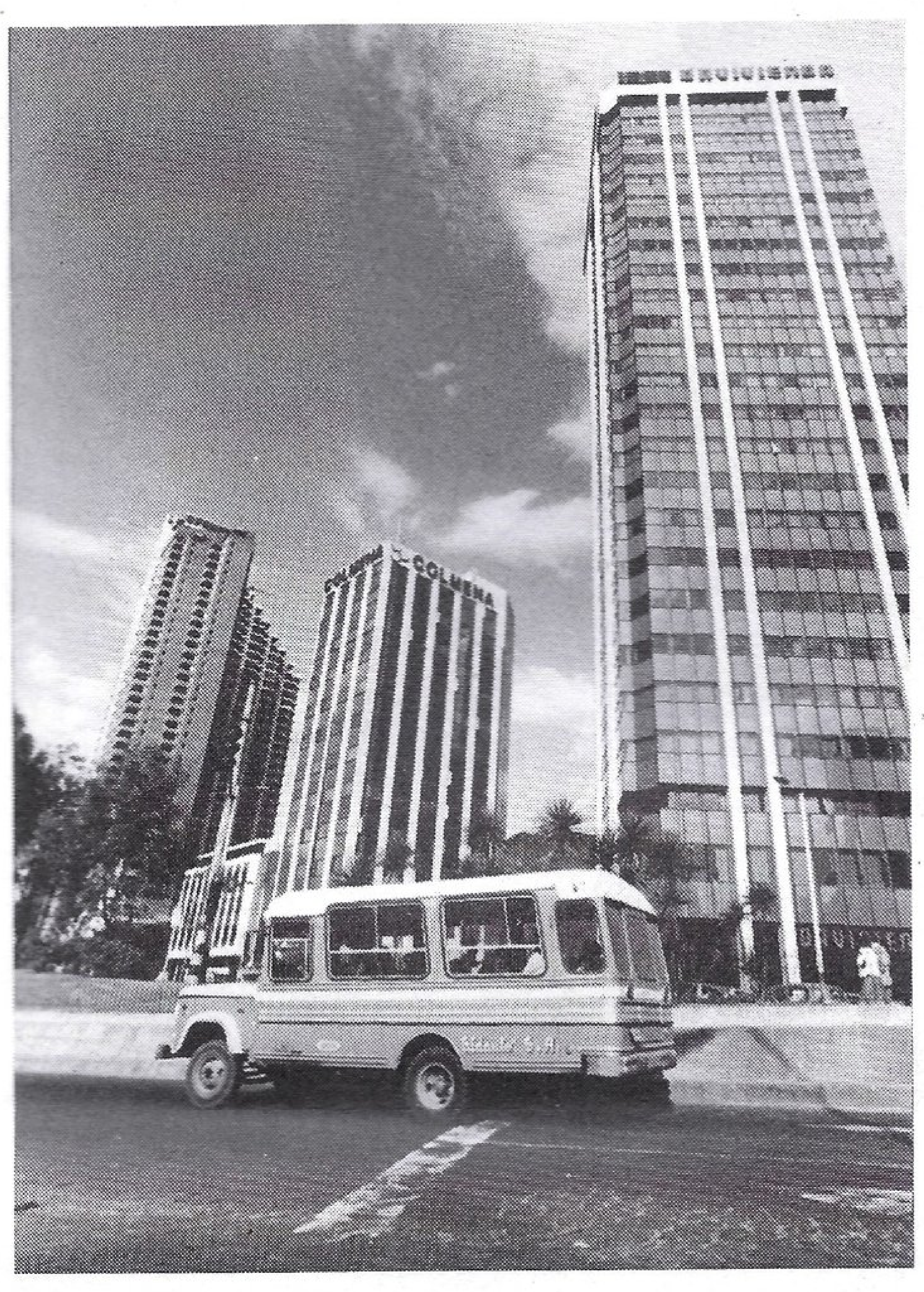
Pendant toutes les années 70, l'économie du pays est en croissance, la Colombie disposant d'énormes richesses naturelles - pétrole, charbon, gaz naturel, émeraudes - et produisant du café - la deuxième production mondiale -, du cacao, du blé, du coton... Cet essor est caractérisé par l'accumulation et la concentration du capital, ce qui n'a fait qu'accroître la paupérisation du secteur populaire et paysan. Une minorité jouit d'un niveau de vie élevé et la majorité souffre pour subvenir à la satisfaction de ses besoins élémentaires, ce qui est courant dans les "pays en voie de développement". La répartition du revenu national ne s'étant pas modifié, ce sont les tenants du pouvoir qui se sont enrichis.

Cette situation de crise favorise l'apparition d'une économie souterraine, et c'est le trafic de drogue qui joue ce rôle. Il rapporte 4 milliards de dollars par an (PNB = 37,8 mia), ce qui a provoqué un bouleversement de la vie sociale et politique. Désormais, les trafiquants, la mafia de la drogue, ont le contrôle de régions entières du pays.

De nombreux groupes se sont élevés et s'élèvent encore contre les inégalités politiques et socio-économiques, mais leur tâche n'est pas facile, surtout à cause des menaces qui pèsent sur ceux qui en Colombie s'insurgent et dénoncent les crimes et les injustices commis sous la protection du pouvoir. Les 600 morts de candidats, parlementaires, militants et sympathisants de l'Union Patriotique - parti fondé en 1985 réunissant des communistes, des libéraux et de nombreux groupes indépendants luttant pour le respect

des droits de l'homme - en sont une horrible illustration. Il faut aussi parler des paysans massacrés par des commandos para-militaires dans les régions où la guérilla est installée. Ces six dernières semaines, 42 paysans ont été tués à Urabá, dans le nord-est du pays, région où l'état de siège a été déclaré. Dans la province de Cordobá, à la Mejor Esquina, le 3 avril dernier, 33 paysans tombaient sous les balles d'un "escadron de la mort" lors d'une fête populaire. Quand on se souvient de l'immense vague d'espoir qui traversa le pays en mai 1984 après la signature d'un accord de paix entre le gouvernement de Betancur et les guerilleros, il est difficile de réaliser ce qui s'est passé depuis. Beaucoup de milieux de l'armée et certains du pouvoir, après avoir tout fait pour que cet accord ne soit pas signé, ont profité de cette "trêve" pour mieux identifier ceux qui se battaient aux côtés de la guérilla, et ceux qui allaient former l'UP, pour mieux s'en débarrasser par la suite.

Depuis, l'engrenage de la violence s'est remis en marche et rien ne semble pouvoir l'arrêter. L'année 1985 fut marquée par la prise d'otages du Palais de Justice de Bogotá par le M-19, durant lequel il y eut 100 personnes tuées, alors que les guerilleros demandaient un espace à la télévision pour dénoncer la violation des accords. Pendant les deux années qui suivirent, on n'a pas cessé de compter les victimes d'assassinats politiques perpétrés au grand jour par les "sicarios". Ces derniers mois avant les élections municipales de mars 1988, les événements se sont précipités avec la mort de Jaime Pardo Leal le président de l'UP, celle de Pablo Emilio Guarin un anticommuniste notoire et celle du Procureur Général Hoyos à la suite du cas Ochoa - ce célèbre trafiquant de drogue dont les USA avaient demandé l'extradition et qui est finalement resté en Colombie à la suite du chantage et des pressions publiques exercées par la mafia. Ces morts ont au moins eu le "mérite" de réveiller un tant soit peu l'opinion internationale qui est longtemps restée indifférente et/ou aveugle à ce qui s'est passé dans ce pays ces dernières années.



Centre de Bogota. *(Photo Philippe Maeder)*

Quant aux élections, elles ont vu les Conservateurs emporter de grands succès de prestige à Bogotá et Medellin - les deux plus grandes villes du pays -, et même si la majorité des voix est revenue aux Libéraux, on peut considérer que la politique de l'actuel président Virgilio Barco a subi un sérieux revers. Il faut toutefois interpréter ces résultats avec précaution à cause du faible taux de participation dans les quartiers populaires des grandes villes (40%) qui votent beaucoup pour l'UP. Ce parti ayant perdu un grand nombre de ses candidats potentiels, il n'a réussi à emporter qu'une seule mairie. Il faut aussi dire que la pratique "traditionnelle" de l'achat de vote a été passablement utilisée.

Le but de ces élections était de donner une assise régionale et locale à la démocratie,



mais la violence et les assassinats politiques qui ont eu lieu avant les votations et ceux qui ont suivis, montrent bien à quel point de nombreux secteurs du pouvoir et de la mafia ne sont pas prêts à perdre l'emprise économique et politique qu'ils ont sur le pays.

Julian Cervino

Comités Colombie:

Case postale 581
1700 Fribourg

Case postale 1657
2001 Neuchâtel

Bidonville au sud de Bogota.

(Photo Philippe Maeder)



Statistiques des volontaires FSF (1987-1988)

Pays	Nb vol.	Nb couples	Nb enfants	Départs depuis juin 1987
Amérique latine				
Bolivie	6	2	4	0
Brésil	2	0	0	0
Pérou	8	2	2	3
Equateur	2	1	2	0
Nicaragua	13	4	6	3
Total Amérique latine	31	9	14	6
Afrique				
Cameroun	4	0	0	0
République Centrafricaine	3	0	0	0
Rwanda	2	1	0	0
Tchad	2	1	0	0
Togo	2	1	0	2
Zaïre	2	0	0	0
Total Afrique	15	3	0	2
Divers				
Haïti	3	1	2	0
Jamaïque	1	0	0	1
Liban	1	0	0	1
Total divers	5	1	2	2
TOTAL GENERAL	51	13	16	10

Dans le même laps de temps 5 volontaires sont rentrés:
3 d'Amérique latine, 1 d'Afrique et 1 du Liban

Assemblée générale et rapport du président

Les personnes qui souhaitent recevoir le rapport annuel de M. François Cordonier, Président FSF, présenté lors de l'Assemblée Générale du Mouvement le 12 juin 1988 au Bouveret, peuvent le demander à notre secrétariat à Fribourg.

Mariage

Monique BAY, ancienne volontaire au Burundi, avec M. Luc VUATAZ. 27, Bergerie,
1806 Saint-Légier

Naissances

NATHALIE, née le 24 mai 1988, au foyer de Annette et Benoît DEREYMAEKER-WEHRLI
5, rue de la Liberté, B-5992 Nodebais, Belgique.

FABIEN, né le 25 mai 1988, au foyer de Nicole et Michel BINDER-FIERZ
rue des Fours 15, 1870 Monthey.

MIREILLE et NADIA, nées à Antananarivo, en 1980 et 1982, accueillies au foyer de
Thérèse et Alexis DAYER-DUBUIS, rue Chanoine Berchtold 22, 1950 Sion.

SANTOSH MOISE, né en Inde le 11.1.1983, accueilli le 29.5.1988 au foyer de
Marie-Cécile et Michel GUIGOZ-FUSAY, "Les Barraudes", 1947 Champsec.



Vignette 1988

C'est le BIDE complet...

Enfin, juste un peu plus que ce qu'il nous faut pour payer les frais. mais... peut-être vous a-t-on indisposés, dérangés, énervés...
Le numéro précédent, il y avait les cartes du jardin d'enfants d'Uruguay (Elles ont très bien marché, elles.. merci !) et PAN ! tout de suite après vous étiez de nouveau mis à contribution...
Il y a peut-être le style du dessin... le prix trop important... certains nous l'ont écrit...
Dites-nous ce que vous pensez de cette idée "vignette annuelle". Nous avions envie de trouver un truc qui marche, pour nous éviter de courir sans cesse après l'argent qu'il nous faut pour développer nos actions.
Dites-nous aussi si vous avez d'autres idées, faites-nous part de vos suggestions.
L'an passé, nous avions bien bouclé nos comptes, c'était une bonne année. Mais pour 1988 l'horizon est très trouble: la DDA ne prend toujours



pas en charge 3 de nos volontaires au Nicaragua, malgré la situation qui évolue...
Le Département Missionnaire nous versera 10'000.- au lieu des 20'000.- que nous recevions chaque année...
et surtout, après la réforme monétaire au Nicaragua, qui est une très bonne chose pour les Nicaraguyens, (elle doit minimiser les changes parallèles qui font fuir les devises de l'Etat et rehausser le pouvoir d'achat des gens défavorisés) mais signifie pour nous un passage de l'indemnité de salaire du volontaire de Fr. 350.- à Fr. 800.- plus des allocations pour enfants.
Tout cela environ 60'000.- en plus des autres 50'000.- que nous devions trouver pour boucler 1988 pas trop rose.

Et voilà pourquoi Madame... nous avions imaginé que la Vignette était une invention "géniale".
De notre côté, nous allons, bien sûr nous mettre en campagne, vos idées nous seront UTILES.
(Et... si vous voulez acheter ou vendre une Vignette!!!)

Actuellement il y a 12 volontaires GVOM au Nicaragua, 1 au Pérou, 1 en Bolivie, 1 en Uruguay, 3 en Haïti, 3 à temps partiel pour la Bourse du Travail à Lausanne, 1 à temps partiel à l'association des familles du Quart-Monde de l'Ouest lausannois, 2 à temps partiel pour la coordination et l'administration de GVOM.
... et d'Haïti. Bernard Zaugg profitant d'une acalmie forcée dans son travail est en Suisse pour un grand mois. Il prend des contacts pour la suite de son travail en Haïti qui redevient possible très doucement.

Volontaires Nicaragua ça va ça vient...

Marion Held, Bernard Borel, Ninosca, Laura Amanda et Xochilt-Aurélia vont repartir au début du mois de juillet. Cela fait un peu plus de 2 ans qu'ils étaient revenus en Suisse. Bernard aura fini son FMH en pédiatrie et Xochilt-Aurélia en aura profité pour venir agrandir la famille. Bonne route.

Emmanuelle et Philippe Wyss repartent le 12 juillet, ils auront été de passage pendant 2 mois en Suisse (peut-être les avez-vous vu passer). Ils avaient des santés à remettre en place, des amis à voir et surtout présenter Thessalia aux grands-parents (à nous aussi). Ils repartent pour 1 année.

Agréable de les revoir... mais moins agréables les causes de retour... Marianne Desarzens pour des calculs rénaux et comme Jean-Claude son compagnon une hépatite. Ils sont rentrés début juin avec leurs filles Olivia-Laure et Rachel. Très très bon rétablissement.

Bernard faisait partie d'une équipe formée de 3 personnes compétentes pour l'organisation agraire. L'agronome Haïtienne qui établissait de manière privilégiée les contacts avec les paysans est décédée lors de l'accouchement de son enfant. Nous pensons très fort à ses amis équipiers et à sa famille. Bon retour à Bernard.

EIRENE



Cet arbre qui a été dessiné par Pjotr, pendant une réunion des branches francophones d'Eirene, exprime beaucoup de choses. L'internationalité de notre organisme, une internationalité enrichissante, mais qui en même temps peut créer des tensions; la vie en général avec toutes ses joies et toutes ses peines, et la vie en particulier des volontaires qui partent avec beaucoup d'élan à la rencontre de pays et de populations inconnues, qui vivent quelques années d'un continuel défi et qui reviennent pour enrichir notre société des expériences qu'ils ont faites.

Il y a quelques années un calendrier de carême contenait une pensée qui illustre très bien le travail des volontaires: "Ils sont utiles comme des vers de terre. Là-bas, ils travaillent tout en bas et à la maison ils préparent le terrain pour une meilleure compréhension des cultures étrangères".



Créer son chez soi

(...)
Je profite de cette occasion pour vous transmettre un article en anglais (peut-on le traduire pour "Interrogation" ? Vous le feriez mieux que moi !), écrit par un volontaire américain que j'ai connu au Togo et qui, bien différent de ses autres camarades, s'était engagé avec profondeur dans le dialogue interculturel. Je me suis retrouvée presqu'entièrement dans la réflexion qu'il a publiée, et que voici, à propos de la sensibilité culturelle (et de la sensibilité en général) de celui qui vient de l'étranger pour vivre et partager vraiment avec un autre milieu et qui perçoit la "différence" d'abord comme une souffrance, puis comme une valeur à ne pas perdre. Je crois que çà pourrait intéresser beaucoup d'autres volontaires. La rencontre avec le tiers monde au niveau de la culture et de la sensibilité culturelle, me paraît toujours la plus délicate, la plus difficile à vivre. Elle mérite à mon avis une plus grande réflexion.

Bianca Travi
Ancienne volontaire STM au Togo

Il y a quelques temps, en m'asseyant pour faire bouillir mon eau, il m'est tout à coup apparu que cela ne me semblait plus étrange de le faire. Que je n'en étais même plus conscient sinon au même titre que toute autre tâche quotidienne banale.

C'est devenu un sujet de réflexion au moment où je réalisai que ce n'était plus un sujet de réflexion. Que devais-je en penser, me demandais-je ?

Jusqu'à ce jour, je n'avais pas vraiment passé des heures à réfléchir au sens profond du mécanisme de l'ébullition chaque fois que je me penchais sur le poêle. Mais chaque fois, une voix intérieure me disait qu'il était plutôt bizarre de devoir faire bouillir l'eau exactement vingt minutes avant de la laisser refroidir et de la boire. Bien sûr, je comprenais, après tous les conseils médicaux de prudence, la nécessité de tuer ce qui pouvait s'y cacher selon nos propres standards d'"hommes blancs"; mais le savoir scientifique ne m'empêchait pas, pendant que je le faisais, de me regarder faire, car on est toujours plus conscient des choses quand elles sont nouvelles.



Ce que je réalisai pour la première fois, le soir où cet acte devint partie de ma vie automatique et non réfléchie, c'est que je perdais quelque chose qui m'avait accompagné depuis mon atterrissage dans une nuit humide de Lomé: le sens de l'étrangeté. Je commençais à me sentir à la maison ici. Cette prise de conscience m'inspira une série de réflexions que j'essaierai d'esquisser par écrit.

L'impression de transplantation sur une terre mystérieuse fait partie, j'imagine, de l'expérience de presque tout volontaire, qu'il



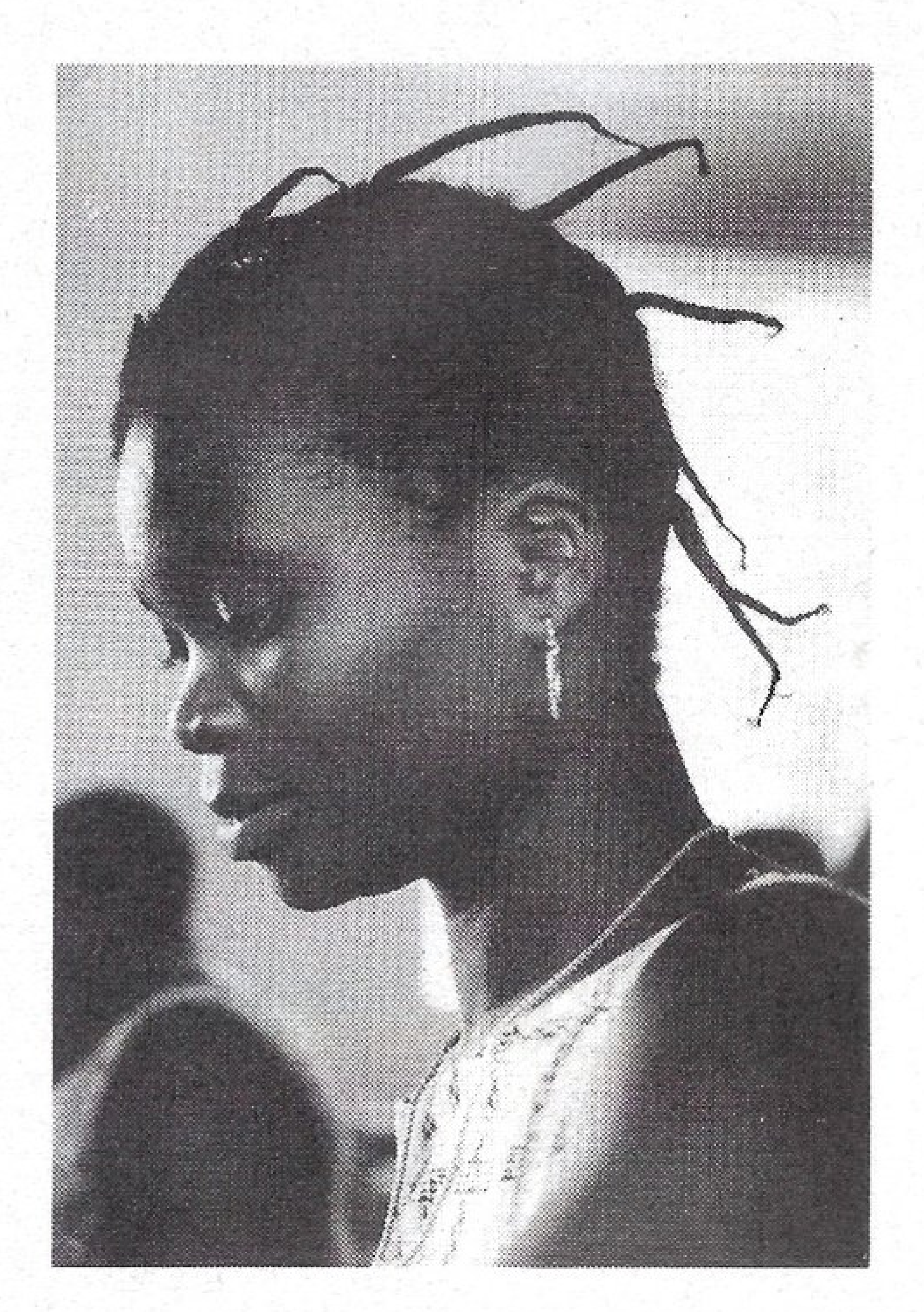
exprime avec ses propres images. Pour moi, les termitières et les femmes filant le "fufu" étaient les premières semaines parmi les spectacles les plus captivants. Les monticules semblaient être de grands travaux impossibles d'architecture d'insectes. Piler indéfiniment les "ignames" bouillis m'apparaissait absurde, à la manière de ce que les personnages de Ionesco répètent à l'infini. Je pense pourtant que l'expérience la plus troublante de ces premiers mois à été pour notre groupe, d'assister à une danse fétiche dans un petit village. Deux jeunes filles, sous l'emprise des tambours et du sorcier dansaient et tournaient jusqu'à ce que leurs yeux soient révulsés et qu'elles s'évanouissent par terre, gémissant et se tordant sur le sol. Elles furent malades jusqu'à la fin de la cérémonie. S'il était pris au sérieux et avec honnêteté, le rite avait de quoi perturber un occidental: la perte du moi individuel au profit de forces extérieures, le pouvoir du psychique sur le physique, l'idée que la santé n'est pas possible sans une telle auto-soumission à la maladie.

Mais ce ne sont là que les exemples les plus frappants, les plus sensibles. Ce qui est invisible n'est perçu que plus tard, mais est d'autant plus secouant. C'est pourquoi les touristes se sentent toujours chez eux: ils ne prennent ni le temps ni le risque de voir ce qui se cache derrière les apparences: ils assistent à une danse traditionnelle à l'hôtel de la Paix, ils voient quelques villages au bord de la route, et ça leur suffit, ils ont vu l'Afrique! Mais qu'en est-il de ce qu'ils n'ont pas vu? de ce qui n'est pas évident? Il faut plus de temps quand on vit avec les Togolais, pour réaliser par exemple qu'il n'y a pas beaucoup de signes de ce que nous mettons sous les mots "amour romantique". Cet aspect essentiel de nos vies semble souvent faire entièrement défaut ici: où sont les signes d'affection, la proximité physique entre hommes et femmes, maris et épouses? Ce genre de différence, plus subtile, est inaccessible au touriste; elle <u>nous</u> est accessible. Ce qui est à la fois un avantage et un inconvénient par rapport au visiteur de deux semaines. C'est notre avantage parce que nous pouvons <u>voir</u> tellement plus, et notre désavantage parce que l'immersion prolongée dans l'altérité provoque en nous une tension, l'impression que nous nous trouvons au milieu de quelque chose qui ne fait pas partie de nous et dont nous ne faisons pas partie. Un touriste fait toujours partie, son rôle est clairement défini: il vient assez longtemps pour regarder mais pas assez pour sentir et s'en va sans perplexités, sans anxiétés. Nous venons assez longtemps pour sentir la résonance de la vie togolaise et planter nos vies dans ce sol, mais après deux années, nous arrachons les racines. Donc nous ne sommes ni ici, ni là-bas.

Le sentiment d'être un étranger - Soudain je suis ici mais pourquoi, et où est ici, et que font-ils? - s'est approfondi en moi après deux mois. Plus l'on voit et l'on sait, plus doit s'allonger le pont entre soi-même et le nouveau monde. Bien sûr il y a aussi la reconnaissance occasionnelle d'un lien commun, d'une expérience universelle, qui peut être vivifiante. Une mère dit quelque chose à son enfant, que votre mère avait l'habitude de vous dire, et cela vous fait du bien. Mais il faut être naïvement optimiste pour voir dans de tels moments la preuve qu'au fond nous sommes tous les mêmes. C'est plutôt le touriste qui a la liberté d'imposer le décalque de sa propre vision du monde sur le monde extérieur à son bus touristique. Nous, par contre, nous avons à admettre, grâce à notre connaissance plus approfondie, l'existence d'une culture qui fonctionne parfaitement bien sans les bases de la nôtre. Tout à coup les piliers de la culture qui autrefois nous paraissaient fondamentaux, indispensables, universels, se désintègrent comme du sel. A côté de valeurs qui contrastent et font concurrence, ils dévoilent leur caractère arbitraire, leur fragilité, et même leur étrangeté comme s'ils étaient empoisonnés par une maladie contagieuse.







Jeune beauté togolaise.
(*Photo F. Perret*)

C'est de cette étape de notre parcours que je veux parler. La plus facile, la plus "naturelle" (mais cela signifie-t-il la moins ou la plus "humaine"?) des réponses à cette question consiste à les minimiser. A réduire la distance que l'on perçoit entre soi-même et les autres, ou encore à l'ignorer plus souvent et à s'occuper de ses affaires. La plupart d'entre nous dépassent cette insécurité ontologique en s'occupant de leurs affaires. Je m'explique: une fois que nous sommes affectés dans le nouveau village; que nous nous y casons et que nous démarrons le travail pour lequel nous sommes venus ici, une routine prend la place de la liberté trompeuse; un "job" remplit le vide de l'existence incertaine du stagiaire; l'enracinement dans le village met un terme à l'existence souvent vagabonde des premiers mois (pour la première fois depuis votre départ de l'aéroport J.F. Kennedy) vous ne vivez plus avec une valise.

Et c'est avec ces nouvelles conditions de vie que viennent les signes extérieurs d'adaptation. La pâte fermentée commence à avoir bon goût - dans peu de temps elle pourrait même être une friandise. Vous vous sentez à l'aise en arborant un "boubou" (habit africain large, ouvert sur les côtés). Et vous n'avez même plus à penser à la main gauche quand vous mangez. La chose la plus importante peut-être: vous avez un endroit qui commence à être un foyer, c'est-à-dire une extension physique de vous-même. Vous vous appropriez cet environnement, vous le domptez. En regardant l'encombrement de mon bureau, je vois un pays que j'ai colonisé à mon profit: la radio, les flacons de vitamines et de pilules assorties, le scotch, les livres, les piles. Même les objets togolais - une pipe en terre Kabiye, une étoffe Kente - ont perdu leur caractère étranger, sauvage, et ont été domestiqués. Le foyer ici, plus que jamais dans notre ancien foyer, évoque une retraite, une enclave contenant des signes de nous alors qu'il y en a si peu à l'extérieur. A ce stade, l'adaptation semble se faire facilement. Pour beaucoup, le travail, le fait de se situer, le foyer, signifient la fin de l'altérité, avec peut-être une récidive occasionnelle du noeud dans l'estomac.

Quand j'ai senti cela arriver - et la banalité du geste de faire bouillir l'eau n'en était qu'un exemple - j'ai vu tout à coup un énorme hiatus entre les signes extérieurs de ma vie quotidienne et sa vérité profonde. Je pouvais saluer le chef devant sa buvette en allant à l'école le matin comme si j'étais né dans le village et que j'allais y mourir. Pourtant, je devais m'interroger: qu'est-ce que je connais vraiment de lui ou de son village, de la manière dont les choses se passent, de ce qui se vit dans les maisons et les têtes des villageois? Cela restait - et reste - un mystère, comme un bateau passant près de ma barque dans un épais brouillard, qui me donnerait des signes, de vagues formes mais aucune certitude. Et si je mange presque tous mes repas dehors ou avec d'autres familles? Et si je peux comprendre la plupart des plaisanteries en Ewe? Et si les lettres que j'envoie à la maison perdent rapidement leur côté tragique? Tout cela est trompeur, parce que cela implique un "être chez soi" qui en fait n'existe pas. - Je suis toujours un étranger; ils sont toujours des étrangers - même mes bons amis, d'une certaine manière. Donc le vrai danger, si je peux utiliser ce mot, n'est pas d'être réduit à un protoplasme tremblant par le sentiment omniprésent d'étrangeté, mais de perdre totalement le contact avec lui. La chose la plus facile et la moins enrichissante qui peut arriver est de dépasser ce sentiment inconfortable. L'aliénation demeure, même si nous l'anesthésions avec la pâte, le boubou, le "O fon nyuin a?" (salutation ewé), même si nous n'avons pas conscience de l'anesthésier.

Pendant la formation, nous suivons un cours appelé

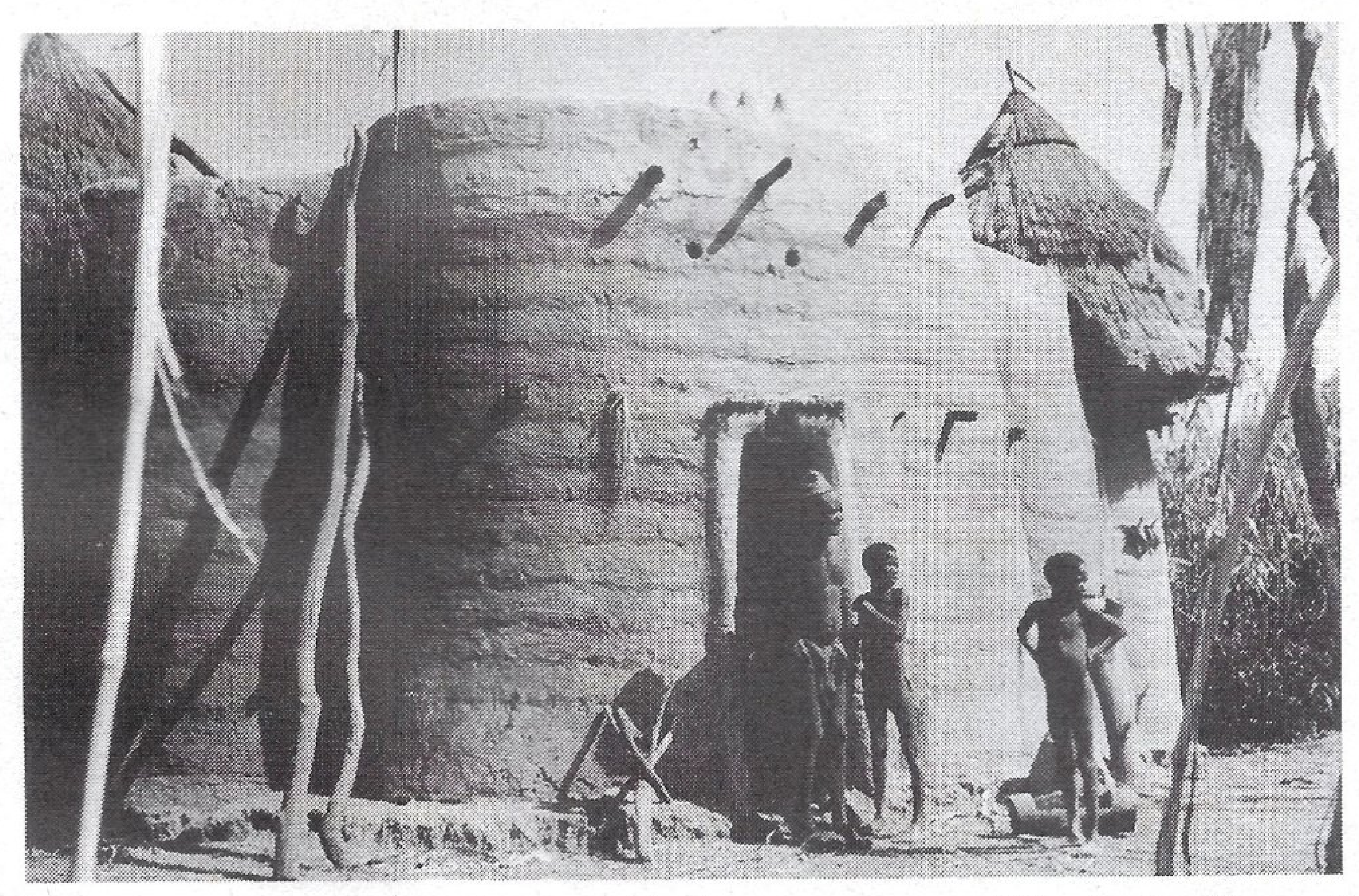


"Inter-Cultures". Nous y apprenons les différents aspects de la culture togolaise, par exemple la nourriture, la religion, le mariage. Le but est de nous rendre "culturellement sensibles" et nous aider à comprendre la vie qui nous entoure. Peut-être qu'un but implicite est de nous mettre à l'aise. Dans ce cas, le cours "Inter-Cultures" s'oppose directement aux expériences les plus riches que nous pourrions vivre ici. On nous dit qu'il s'agit d'observer, de sentir, de comprendre - alors que le contenu du cours suggère que sentir ne va guère au-delà du fait de manger avec sa main droite, ou de ne pas siffler de nuit. Je voudrais défendre le contraire: que la vraie tâche, et la plus difficile, consiste à <u>ne pas</u> comprendre, à ne pas céder à l'élimination rapide de notre sens de l'étrangeté, mais à le garder et à le préserver autant que possible. Parce que le cours "naturel" des choses, c'est de s'en détacher au profit d'un faux sentiment d'être chez soi. Ce qui est vraiment difficile ce n'est pas de se sentir chez soi. Etre sensible à la culture signifie: voir combien il est difficile de comprendre, combien il est difficile d'être sensible à la culture. Cet ajournement de la compréhension rend possible une connaissance plus profonde que ce que peut donner une accoutumance superficielle - plus profonde que la connaissance du touriste.

Une façon de résister à cette torpeur consiste à s'engager dans l'oisiveté. Ce péché anti-américain par excellence, au même titre que l'incompréhension, n'est pas facile à commettre. Mais la volonté de ne pas être occupé, de ne pas combler le vide gratuit, non structuré de nos vies ici, oblige et permet de contempler la texture de la vie africaine, dans son étrangeté complexe et parfois énigmatique, bien mieux que l'activisme; certainement mieux que les distractions omniprésentes de la société américaine ne permettent aux Américains de contempler leurs propres vies. La valeur de l'oisiveté, dans le meilleur sens du mot - le refus d'être distrait ou oublieux, l'attention contemplative donnée au moment présent - est quelque chose que nous avons à apprendre des Africains. Mais un occidental, Kierkegaard, écrivait dans "Ou bien... ou bien" "L'oisiveté n'est pas un mal; en réalité on peut dire que tout être humain auquel fait défaut le sens de l'oisiveté, montre que sa conscience ne s'est pas encore élevée au niveau de l'humain. Il y a une activité sans répit qui exclut du monde de l'esprit, et range l'homme dans la classe des bêtes, que leurs instincts poussent constamment à être en mouvement..."

Le défi à la fois effrayant et gratifiant que représente la vie ici, c'est l'occasion de se regarder en face, grâce à la présence constante de ce qui est étranger à soi. Le contraste entre lumière et ombre, en peinture, fait surgir un objet en plein relief; le contraste entre cultures, styles et modes de vie, contraint le moi, à travers l'altérité, à se voir lui-même. Ce qui est largement impossible au sein de la vie américaine trop homogène ou dans l'adaptation rapide à la vie africaine. Résister au mouvement naturel de la marée vers chez soi ouvre une voie plus difficile mais plus riche à la possibilité de trouver un chez soi en quittant le sien. Un autre philosophe occidental, Heidegger, l'exprime ainsi: "L'appropriation de ce qu'est notre propre moi, ne survient que comme un retour chez soi, comme le retour d'un voyage chez l'étranger et chez l'autre".

Traduction: Lytta Basset



Nord du pays: case château Tamberma. *(Photo F. Perret)*

DIS !... TU M'ECOUTES ?



"Y'a des gens qui ont vu que des riches jetaient l'argent par les fenêtres,... alors ils l'ont ramassé, pour le donner aux pauvres !"

Laure, 11 ans, Renens

Tiré du journal *ET NOUS* no 47 de l'Association des familles du Quart-Monde de l'Ouest Lausannois.

J.A.
1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE

Rédaction:
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580 - 2

EIRENE
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse
CP 2262
CH-2300 La Chaux-de-Fonds 2
CCP 23-5046 - 2

FSF
Frères sans frontières
Grand-rue 34
CH-1700 Fribourg
CCP 17-7786 - 4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968 - 7

Changement d'adresse: prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année.
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression: Imprimerie Glasson SA - Rue de la Léchère 10
CH-1630 Bulle